

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAÎSSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS.	2 ^c	»
SIX MOIS.	4 ^c	»
UN AN.	8 ^c	»

Sommaire

Causerie, LUCIEN. — La Chanson au Caveau lyonnais, par Pierre BATAILLE. — Nos théâtres, X. — Cinq minutes à la Salle des Ventes, par Jules TAUPIN. — Jeunes amours (poésie), par Fernand de ROCHER. — Casino des Arts. — Scala-Bouffes. — Histoire de la semaine, par TANT-PIS. — La Pierre-Martine (nouvelle), par Gaston RAYSSAC. — Sus-tine (poésie), par Henri LAUBAIX. — Revue financière.

ne représente pas l'opérette aux Célestins, cette offre était semblable à l'offre d'une clarinette à qui n'a pas de bras.

Le fait que je viens de signaler n'a en lui même qu'une médiocre importance. Je n'en aurais pas parlé, s'il ne me fournissait l'occasion de dire quelques mots des éditeurs parisiens dans leurs rapports avec les directeurs.

Il y a une vingtaine d'années, lorsqu'on montait un opéra en province, on achetait la partition qui prenait place dans la bibliothèque du théâtre, et on n'avait plus, dès lors, à payer aux auteurs que le droit de six pour cent sur la recette lorsque l'opéra était représenté. Tout compte était réglé définitivement avec les éditeurs qui avaient vendu la partition.

Les éditeurs ont changé de système. Ils ne vendent plus une partition, ils la louent pour un nombre déterminé de représentations, et souvent ils la louent beaucoup plus cher que leurs anciens collègues ne la vendaient.

M. d'Herblay, l'ancien directeur de nos théâtres, m'a raconté que lorsqu'il voulut faire représenter en grand opéra, l'opéra de *Faust*, dont le Grand-Théâtre possédait la partition en opéra comique, il dut louer les récitatifs, et l'acte de la nuit du Valpurgis, et que cette location lui coûta plus cher que n'avait coûté l'achat de la partition de l'opéra comique.

Pourquoi les éditeurs de Paris ont-ils changé ce système ? Tout simplement parce qu'ils font aujourd'hui de la spéculation. Ils achètent une partition d'opéra ou d'opérette souvent avant la première représentation. Si l'œuvre réussit, c'est parfait ; mais si elle sombre, c'est une perte qu'il faut compenser, et les éditeurs cherchent la compensation en jugulant les pauvres directeurs de province qui veulent monter la pièce ayant réussi.

Il n'est point rare qu'une partition d'opérette soit vendue par un compositeur à un éditeur trente ou quarante mille francs, d'où la nécessité par ce dernier de se rattraper sur les directeurs de province.

Je ne sais pas si les compositeurs font toujours une bonne affaire en cédant leur droit à un éditeur, qui devient ainsi le maître absolu de la partition dont on ne peut se servir sans avoir traité avec lui.

Sans doute, il est fort agréable de palper d'un seul coup trente ou quarante mille francs, mais est-ce que par les droits d'auteur une somme équivalente ne reviendrait pas aux compositeurs, si pour représenter leurs œuvres on

n'avait pas à subir des éditeurs des exigences, devant lesquelles bien souvent reculent les directeurs de province ?

Ces droits d'auteur en province ne sont pas sans importance. On a calculé qu'en général ils représentaient le tiers des bénéfices totaux d'un auteur ; ainsi une pièce qui rapporte à Paris cent vingt mille francs rapporte quarante mille francs en province. Cette somme n'est pas à dédaigner, sans compter que les auteurs ont tout bénéfice, pour leur réputation, à être joués partout et le plus souvent possible.

Ce qui ressort de ce que je viens de dire, c'est que la situation des directeurs de province devient de jour en jour plus difficile, et qu'il leur faut beaucoup d'habileté pour s'en tirer. Avec les exigences des artistes, greffées sur celles des éditeurs, un théâtre lyrique est radicalement impossible en province sans une forte subvention ; encore arrive-t-il que même avec cette subvention les bénéfices de l'année se chiffrent parfois par zéro, quand ce n'est pas par une perte.

En ce qui concerne les théâtres dramatiques, comme les Célestins, la situation faite aux directeurs de province est encore aggravée par les troupes dites de tournée, qui achètent à l'auteur l'exploitation de sa pièce en province.

Heureusement que bon nombre de troupes de tournée ont fait de magnifiques fiasco. Il est probable que d'ici à quelques années, ce système d'exploitation d'une pièce à succès — au détriment des directeurs de province — aura disparu.

Il y a trente ans, à l'époque où les Célestins étaient en pleine prospérité, et gagnaient tant d'argent qu'avec les bénéfices réalisés ils subventionnaient le Grand-Théâtre, une pièce nouvelle était-elle jouée à Paris, le directeur la montait aussitôt et dans toute sa primeur, n'ayant à payer autre chose que les droits d'auteur de 6 % pour chaque représentation.

Aujourd'hui une pièce nouvelle obtient-elle du succès à Paris, elle est accaparée et achetée par une troupe en tournée ; si, par accident, un directeur de province obtient de la représenter, l'auteur lui impose des conditions spéciales, et souvent même une prime en dehors de ces droits. Je pourrais citer telle pièce pour laquelle M. Dalbert a eu à verser tout d'abord pour être autorisé à la jouer, la prime de dix mille francs.

Si les théâtres de province ne sont plus prospères comme ils l'étaient autrefois, si les failli-

AVIS

Nous rappelons aux intéressés que les résultats du cinquième grand Concours littéraire du « Passe-Temps » seront publiés dans le numéro du 2 Mars 1890.

CAUSERIE

M. Dalbert voulait profiter des représentations de Mme Judic aux Célestins pour lui faire jouer les *Charbonniers*, une amusante opérette de P. Gille. L'idée était heureuse, car cette opérette, en un acte, est une bluette fort spirituelle, dans laquelle Mme Judic a toujours obtenu le plus grand succès ; aussi depuis leur création, les *Charbonniers* sont-ils toujours restés au répertoire des Variétés, qui les a repris bien souvent.

Seulement pour représenter une opérette, il faut la musique, c'est là une vérité digne de M. de Lapalisson, M. Dalbert s'adressa donc à M. Heugel pour se procurer la partition des *Charbonniers*.

En réponse à sa demande, le directeur des Célestins reçut la dépêche suivante :

« Prix mille francs, avec droit de choisir quatre opérettes dans notre catalogue Heugel. »

Mille francs pour une ou deux représentations, c'était raide, surtout si l'on songe que le cachet de Mme Judic, pour chaque soirée, est de mille à quinze cents francs. M. Dalbert n'a donc pas donné suite à son projet ; on ne saurait lui en vouloir.

Il est vrai que M. Heugel offrait gracieusement, on l'a vu, à M. Dalbert de choisir quatre opérettes dans son catalogue ; mais comme on

tes se multiplient, la faute n'en est-elle pas aux compositeurs et aux auteurs dramatiques, qui, par leurs exigences, rendent bien difficile la situation des directeurs ? Ils sont devenus trop hommes d'argent et se préoccupent trop des bénéfices à réaliser.

Les théâtres de province sont cependant pour eux une poule aux œufs d'or ; cette poule est bien malade et ils pourraient fort bien la tuer. Ils feraient bien d'y réfléchir.

LUCIEN.

P. S. — Il paraît que M. Dalbert s'est entendu avec M. Hengel pour la partition des *Charbonniers*, puisque cette opérette a été représentée aux Célestins. Cet arrangement est intervenu alors que cette Causerie était déjà écrite, mais elle ne modifie rien aux réflexions que j'ai faites sur les rapports des éditeurs de musique avec les directeurs de province.

L.

LA CHANSON AU CAVEAU LYONNAIS

Je témoignais dernièrement à l'un de mes bons amis — grand amateur, comme moi, de la vieille chanson française — le regret que j'éprouvais, ainsi que beaucoup d'autres, de ne pas voir le Caveau Lyonnais donner une publicité plus grande aux productions de ses membres.

Ce souhait vient d'être en partie comblé.

Le Caveau Lyonnais a réuni — sous forme d'almanach — quelques-unes des chansons justement applaudies dans ses réunions.

A moins d'un retour prémedité à l'époque — déjà lointaine — où les fils d'Apollon (vieux style) adressaient sournoisement leurs œuvres à l'*Almanach des Muses*, je m'explique assez difficilement le choix — en cette circonstance — de la forme archaïque et surannée de l'almanach.

Une réunion de lettrés, qui comprend des poètes, des écrivains d'une réelle valeur est tenue — ce me semble — à moins de modestie.

Personne n'apprécie plus que moi la vertu dont l'humble violette est le symbole, mais de cette vertu là, je suis d'avis qu'il n'en faut pas trop mettre... à la clef, même et surtout quand il s'agit de la clef du Caveau.

Parmi les vingt-neuf chansons publiées, vingt-quatre seulement appartiennent au Caveau Lyonnais, les cinq autres portent la signature de membres honoraires, faisant partie de la *Lice Chansonnier* de Paris.

Oh ! je sais bien que le public ne se plaindra pas de rencontrer des noms comme ceux de Nadaud, de Chebroux, de Bourdelin, d'Adrien Decourcelle, maîtres incontestés de la chanson, si je signale le fait, c'est uniquement pour montrer combien l'espace réservé aux productions locales est restreint.

Le Caveau Lyonnais a été fondé le 11 mai 1888, son premier tournoi a réuni — paraît-il — un nombre respectable de concurrents : deux prix et huit mentions ont été décernés.

La partie du public — de plus en plus nombreuse — qui s'intéresse à l'avenir du Caveau, aurait souhaité, je n'en doute pas, de connaître toutes les compositions ayant — à un titre quelconque — mérité une distinction : seuls, le premier et le second prix ont eu les honneurs de l'impression.

Plus de cinq cents candidats avaient répondu au dernier appel de l'*Eden-Concert* de Paris — cela promet pour les futurs concours du Caveau Lyonnais ! — Après une telle manifestation, il serait superflu de dire que le Français est essentiellement chansonnier.

Le mieux est de convenir tout de suite — avec François Sarcey — qu'il a « dans les moelles » le goût de la chanson !

C'est à la chanson — en effet, qu'il confie ses joies et ses tristesses, ses aspirations et ses désirs : à tout âge, en tout temps, il éprouve l'irrésistible besoin de chanter le bon vin et les belles filles, la liberté, la jeunesse, la vie...

Il chante même la Mort, qu'il se plaît à couvrir de roses, et qu'il appelle familièrement « la Camarde » en lui riant au nez, ou plutôt à ce qui lui reste de nez.

Avec de semblables dispositions, la chanson devait produire des chefs-d'œuvre, elle en a produit : n'est-elle pas incomparable et merveilleuse, la filière qui commence à Panard, pour arriver — je ne dis pas pour finir — à Nadaud, en passant par Désaugiers, Bérenger, Pierre Dupont et tant d'autres.

Nous assistons — en ce moment — à un retour décisif et marqué de la chanson classique ; l'*Almanach du Caveau* a tenu compte assurément de cette évolution désirée, en donnant la première place aux *vieilles chansons* de Nadaud.

En vain changeons-nous les formules,
Chez nos fils, nous reconnaîsons
Nos vices et nos ridicules :
Chantez-nous les vieilles chansons.

Mascarille projetait de mettre en rondeaux toute l'*Histoire romaine*, M. Tony Bourdin s'est borné à traduire en vers de mirliton le *Règlement du Caveau* : c'est plus gai.

Ceux qui ne savent pas chanter écouteront.

Quant aux habits, chacun conservera sa mise.

Et ce distique plein de promesses :

Nous réaliserons nos autres grands projets
Après quelque visite à l'Hôtel des Monnaies.

Cela n'a l'air de rien, essayez d'en faire autant, dussent vos rimes friser l'indigence.

Le *Toast à la chanson*, nous donne — au reste — la véritable note du talent de M. Bourdin.

Sous une forme plus Cornélienne, M. Pierre Virès nous présente la *Chanson française*, en ses multiples transformations, depuis l'époque où elle saluait le triomphe des Gaulois, jusqu'aux sombres jours de nos dernières invasions :

Chante à pleins poumons, chante à l'aise,
Chante avec nous, le verre en main,
La gloire, l'amour et le vin,
Chanson française !

Venant après tant d'autres, il faut savoir gré à M. Ch. Perréal d'avoir mis au compte de la *Chanson* quelques idées originales et neuves.

M. Coste-Labaume chante la *Pluie* et son esprit — éminemment paradoxal — réussit à nous la faire aimer.

Le moyen — je vous prie — de dire « ennuieux comme la pluie » après un aperçu aussi gracieux que celui-ci :

Citadin qui fuis agacé
Devant l'averse qui t'inonde,
Sans elle, verrais-tu, sous le jupon troussé,
Se mouler une jambe ronde !

En quête d'un sujet, M. Auguste Bleton a choisi le *Fromage*, il y met tout le sel désirable, il est vrai que le fromage n'est là, que pour servir de prétexte à de malicieuses observations :

Ca, tout bas, qu'on se le dise
Dans le coin des amoureux.

En quatre jolis couplets, M. S. Borel nous dit pourquoi il aime le *Vin de France* :

Car mes vingt ans, sont au fond de mon verre,
Voilà pourquoi j'aime le vin.

Si consolante qu'elle soit, c'est là, une opinion qu'il serait dangereux de trop accréditer : le nombre de ceux qui voudraient retrouver leur vingt ans serait si grand, que l'humanité finirait par s'immobiliser le verre à la main.

Le *Toast à Pierre Dupont*, de M. Marius Grillet, est un peu long, — quoique porté en de très beaux vers — Rabelais recommande de « boire frais » et cette hygiénique recommandation est difficile à concilier avec la durée d'un toast... en vingt couplets.

Si encore après chaque couplet il était permis d'approcher ses lèvres de la coupe...

Le *Petit ruisseau babilard*, de M. Pierre Feuillade, *Aux champs* de Louis Lacuas, *La Chanson du Soleil* de Gil-Bert, sont des réminiscences assez heureuses des Bucoliques Virgilien.

La Chanson de juin est un bijou en seize vers, dû à ce maître ciseleur qui s'appelle : Puits-Pelu.

Avec M. Camille Roy — fondateur et président du Caveau Lyonnais — la chanson grandit et s'épure : elle atteint aux sommets élevés de la poésie.

Qu'il dévoile nos amères tristesses, qu'il exalte nos tendresses infinies ou que — d'aventure — sa muse, en belle humeur, s'avise de chanter *Le vin blanc*, qui a gardé

..... le rayon troublant
Dont s'éclairent les nuits d'automne...

C'est toujours le poète ému, élégant, sincèrement épris de la forme, que nous entendons :

La femme en y mouillant sa lèvre,
Retrouve ses folies chansons ;
Son cœur bat, sa main est en fièvre
Et son esprit court les buissons ;
Aux coins de sa bouche vermeille
Où passe un sourire infini,
L'amour endormi se réveille
Ainsi qu'un oiseau dans son nid.

Impossible, n'est-ce pas ? de faire sortir de la bouteille, plus de grâce, plus de sentiment, plus de sensibilité vraie.

M. Jean Appleton — lui aussi — est un poète doué d'une sensibilité profonde et sans amerume : il choisit de préférence les *Chemins creux*, tout embaumés d'églantiers, qui ne le mènent pas à Rome, mais au pays enchanté des rêves.

M. Appleton collabore au *Passe-Temps*, on comprendra, tout de suite, qu'il ne m'est pas permis de dire de lui tout le bien que j'en pense.

Je n'ai pas pour la chanson, exclusivement patriotique, un enthousiasme indescriptible.

Cela tient peut-être à ce que — depuis la *Chanson de Roland* — les termes en ont été singulièrement rebattus.

J'ai beau me dire que Tyrtée — général et poète — conduisait les Thébains à la victoire, en les excitant de son glaive et de ses chants, je lui préfère Anacréon, en quoi des esprits sensés trouveront sans doute que j'ai tort.

Cela ne m'empêchera pas — toutefois — de reconnaître qu'un souffle ardent agite le *Drapeau de Belfort*, de M. Marc Vallier (2^{me} prix du concours) et que le *Clairon des Légions du Rhône* de M. Jules Célès, résonne avec une crânerie bien française.

De M. Auguste Vettard, je lisais naguère un volume de poésies et de chansons, réunies sous le titre de *Feux de paille*, titre fallacieux et trompeur puisqu'il s'agit — en réalité — d'un livre où couve le feu sacré, celui qui ne doit jamais s'éteindre.

De cette lecture, il m'est resté le souvenir de deux chansons : *La Ficelle* et le *Dessus du Panier*, que je n'hésite pas à mettre — comme saveur et comme originalité — bien au-dessus de la *Chanson du Caveau*. Il est vrai que le choix du sujet prête modérément à la fantaisie.

Le *Petit Chat de ma Voisine* montre que M. Louis Vincent sait — d'une main adroite et sans effaroucher personne — manier la plaisanterie.

La Fin du mois de M. Joseph Bonneton (1^{er} prix du concours) est un spirituel bânage, d'une facture soignée et d'une philosophie accommodante.

M. Ernest Chebroux — président de la *Lice*

chansonnier de Paris — figure dans l'almanach du Caveau — avec une ravissante chanson : *Le défaut de Lili*.

Lili n'a qu'un petit défaut
Elle est changeante comme l'onde...

Cela est pétillant d'ironie maligne, sans grivelure aucune, digne enfin du chansonnier qui, en s'écriant :

Non la chanson n'est pas cette fille impudique,
Inepte et débitant dans un jargon nouveau,
Des vers qu'on vend au poids ou qu'a l'aune on fabrique,
N'ayant rien dans le cœur et rien dans le cerveau.

a répudié hautement toute assimilation entre la vieille chanson, telle que la comprenaient nos pères, et les productions stupides et obscènes des Cafés-concerts.

Quel régal pour l'esprit — je vous le demande — d'entendre un monsieur chanter d'une voix enrouée :

Le trombone à coulisse
Faut qu'ça glisse (bis)

ou de voir arriver une grosse commère qui vous dit, en s'efforçant d'y mettre énormément de malice :

Je casse les noisettes
En m'asseyant dessus !

Les confectionneurs attitrés de ces insanités prétendent que cela amuse tout le monde ; je ne suppose pas qu'ils entendent parler du « tout le monde » qui passe pour avoir plus d'esprit que Voltaire, et je persiste à croire que cela n'amuse que les Béotiens.

Chaque époque — dit-on — a les chansons qu'elle mérite : malgré ses défaillances, la nôtre a droit à quelque chose de mieux.

Sachons donc gré de leurs efforts, à tous ceux qui travaillent au relèvement de la Chanson.

Sachons leur gré aussi, d'avoir maintenu intactes — dans leurs réunions — les inestimables traditions de la bonne humeur et de la cordialité, unies à cet épicerisme bien compris, qui nous rend — comme pour nous-mêmes — indulgents pour les autres.

N'est-ce pas Béranger, qui a dit :

Les cœurs sont bien près de s'entendre
Quand les voix ont fraternisé !

Pierre BATAILLE.

NOS THÉATRES

GRAND-THÉÂTRE

Le Grand-Théâtre a repris cette semaine *Sigurd*, opéra de M. Reyer.

Quand M. Dufour, alors directeur, monta pour la première fois *Sigurd* à Lyon, il jouait une assez grosse partie.

Sigurd avait été il est vrai représenté déjà à Bruxelles avec succès, mais les publics ne se ressemblent pas, et il aurait bien pu arriver que les Lyonnais ne ratifassent pas le jugement des Bruxellois, d'autant plus que l'œuvre de Reyer était écrite musicalement dans une formule nouvelle ; il pouvait très bien se faire qu'elle ne fut pas du goût d'un public habitué aux anciennes formules.

On sait quel succès obtint *Sigurd* sur notre première scène. J'en ai rarement vu un aussi complet et aussi persistant. Les représentations succéderent aux représentations, devant des

salles absolument combles ; et je soupçonne fort que l'opéra de Reyer dut valoir de beaux bénéfices à M. Dufour.

La direction a donc bien fait de remettre *Sigurd* au répertoire. On en attendait la reprise, annoncée depuis quelque temps, avec une vive impatience. La foule énorme qui se pressait à la première représentation en est la preuve.

Un opéra comme *Sigurd* n'est point facile à interpréter. Il y a donc eu quelques hésitations chez les artistes à cette première représentation : à la seconde ils seront plus en possession de leurs rôles et il nous sera permis de les apprécier plus justement, je demande donc à mes lecteurs de m'abstenir aujourd'hui de toute critique.

La mise en scène de *Sigurd* est fort belle, et les costumes sont splendides. On sait que c'est notre compatriote Bianchini qui les a dessinés, c'est même à ces costumes qu'est due la réputation qui en a fait aujourd'hui le dessinateur du Grand-Opéra. Dans le ballet de l'avant-dernier acte, il y a un petit bataillon de guerrières commandé par la jolie Mme Mazzeï, qui est délicieux. Si l'armée française avait un régiment de cette espèce tous les volontaires demanderaient à y faire leur service.

Le succès de cette reprise de *Sigurd* ne saurait être douteux. La direction a de belles recettes en perspective.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Grâce à M. Dalbert qui, dans la circonstance, a sacrifié ses propres intérêts au désir d'être agréable au public en offrant son théâtre à la troupe de M. Simon, nous avons eu cette semaine quatre représentations de Mme Judic.

Quel éloge pourrais-je faire de l'aimable artiste ? Tout le vocabulaire des louanges a été épousé pour elle.

Si ce n'était un peu d'embonpoint, Mme Judic serait à la scène jeune comme il y a vingt ans ; son sourire, qui s'ouvre sous de blanches dents, n'a rien perdu de son charme, ni ses beaux yeux de leur douceur.

Une simple observation à propos de ces représentations.

On a dû nécessairement augmenter le prix des places, on l'a doublé. Eh ! bien, toutes les places en location ont été enlevées comme par enchantement. C'est le cas de dire qu'il y a eu plus d'appelés que d'élus.

Est-ce que ce fait ne démontre pas qu'à Lyon la question importante est de donner un spectacle attrayant et que ce n'est jamais le prix des places qui fait reculer les spectateurs.

Donner bon, doit être avant tout la préoccupation d'un directeur. A cette condition le succès est toujours certain, car il n'y a pas de ville au monde où plus qu'à Lyon on aime le théâtre.

X:

THÉÂTRE-BELLECOUR

La direction du Théâtre-Bellecour, après les quelques tâtonnements indispensables à toute entreprise de ce genre à son début, est entrée résolument dans la voie des améliorations. Elle nous convie cette semaine aux débuts de Mme Clary, première chanteuse d'opérette du théâtre des Bouffes-Parisiens. S'il nous en sou-

vient bien, Mme Clary n'est pas une inconnue pour le public de Lyon, et les représentations de la *Princesse des Canaries*, où elle apportait déjà à la charmante Jeanne Andrée le concours de son talent mutin et primesautier sont restés dans bien des mémoires. Notre nouvelle chanteuse, qui fait sa première apparition dans le rôle du prince Mignapour, qu'elle a joué à Paris, paraîtra bientôt dans un personnage qu'elle a créé, Louise, des *Mousquetaires au Couvent*.

Ajoutons que cette opérette, qui jadis nous valut de bien bonnes soirées au théâtre des Célestins, est attendue par le public avec une vive impatience.

J. C.

Cinq minutes à la Salle des Ventes.

Le Crieur. — Messieurs, on va vendre un lot pour les marchands : cafetièrre qui a été neuve, passoires, grils, cinq couteaux de cuisine et deux cuillers qui peuvent être en argent. Y a-t-il acheteur à vingt sous ?...

1^{er Commissaire.} — Allons, c'est vu ? (Il tape avec son marteau à plusieurs reprises).

Le Crieur. — Personne n'en veut ?... On y joint un pique feu, un chandelier de cuivre, une lampe, trois casseroles, deux tubes en fer, un panier à salade et une pipe turque à clé. (On rit.) En tout vingt-cinq articles valant au moins quatre sous pièce. Y a-t-il acheteur à vingt sous ?

Une voix. — Oui.

Le Crieur. — On a dit un franc ; cinquante ; deux francs ; cinquante ; trois francs ; cinquante ; quatre francs ; cinquante ; cinq francs... On a dit cinq francs et cinq francs cinquante.

1^{er Commissaire} (tapotant). — Allons, c'est vu ?

Le Crieur. — Tous ces lots pour cinq francs cinquante... A-t-on dit six francs ?

Une voix. — Oui.

Le Crieur. — On a dit six francs, six francs cinquante et sept francs. A sept francs !... Tient-on !

Une voix. — Oui.

Le Crieur. — Sept francs cinquante pour le papa Béraud.

2^{e voix.} — Huit francs.

1^{re voix.} — Oui.

Le Crieur. — Dix francs.

2^{e voix.} — Douze francs.

1^{re voix.} — Oui.

Le Crieur. — Douze francs cinquante, c'est plus vous qui tenez.

1^{er Commissaire.} — Allons, c'est vu ? (Il tapote).

La 2^{e voix.} — Dix-huit francs.

La 1^{re voix.} — Oui.

Le Crieur. — Dix-huit francs cinquante... on n'en veut plus ?... à dix-huit francs cinquante ?... adjugé. Béraud le papa, dix-huit francs cinquante.

2^{e Crieur.} — Messieurs, on va mettre en vente une belle toile de Puvis de Chavannes, garantie authentique. Mille francs on demande.

1^{er Crieur.} — Allons, Messieurs, y a-t-il acheteur à mille francs pour ce beau Puvis de Chavannes garantie authentique ?... (Silence prolongé).

2^{e Commissaire.} — Voyons commençons.

1^{er Crieur.} — Y a-t-il acheteur à cinq cents francs.

Une voix. — Vingt sous. (On rit).

Le Crieur. — Veut-on commencer à cent francs.

La voix. — J'ai dit vingt sous.

2^{e Commissaire.} — On n'y fait même pas attention, vous êtes fou d'offrir vingt sous d'une toile qui en vaut trois mille.

1^{er Commissaire} (tapotant). — Allons, c'est vu ?

A LA GRANDE MAISON
SUCCURSALLE
DE
LYON
4, Place des Jacobins
(ENTRÉE SOUS LA VÉRANDAH)

HABILLEMENTS
CHAPELLERIE, LINGERIE
BONNETERIE
pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

CAOUTCHOUCS, FOURRURES
Vêtements de voyage
MANTEAUX ET JAQUETTES POUR DAMES

Médaille d'Or Paris 1889
LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

LE COURRIER FRANÇAIS
ILLUSTRE

Jules ROQUES, Directeur. — 5^e ANNÉE.



Le plus artistique des journaux illustrés. Aucun journal de ce prix ne donne dans chaque numéro autant de dessins intéressants — 8 pages de dessins sur 12. — Le numéro, 0,40c., librairies et gares. Abonnements, 20fr. par an. — Bureaux, 14, rue Séguier, Paris. Envoi numéro spécimen sur demande. On demande des dépositaires dans toutes les villes.

On trouve le *Courrier Français*:

A LYON, chez Mme veuve Cantal, 9, rue Bourbon; Evrard, 17, rue des Archers.

La voix. — Eh ! bien, vingt sous, quand même ?

2^e Commissaire. — Il faut pourtant bien commencer, allez à vingt sous !

Le Crieur. — Messieurs, une belle toile de Puvis de Chavannes, deux mètres sur trois, cadre doré ; acheteur à vingt sous.

2^e voix. — Deux francs.

Le Crieur. — On a dit deux francs.

1^e voix. — Cinq sous.

Le Crieur. — Cinquante.

2^e voix. — Cinq sous.

Le Crieur. — Trois francs.

1^e voix. — Cinq sous.

Le Crieur. — On ne va que par dix sous ici. Trois francs cinquante.

3^e voix. — Cinq sous.

Le Crieur. — Quatre francs. Messieurs, à quatre francs une belle toile de Puvis de Chavannes. C'est donné.

1^e Commissaire. — Allons, quatre francs ? C'est vu ? (Il tapote).

2^e Commissaire. — Allons Messieurs, marchez donc, ce n'est pas une croûte, c'est un Puvis de Chavannes !

Le Crieur. — Quatre francs cinquante. On a dit quatre francs cinquante et cinq francs. Cinq francs cinquante (à un homme qui regarde), six francs pour vous.

L'homme. — Mais non.

Le Crieur. — Mais si. Six francs pour Monsieur.

L'homme. — Mais non, bon Dieu, je n'en veux pas de votre Visse de Chavannes.

1^e Commissaire. — Six francs, c'est vu ?

L'homme. — Mais non d'un chien, je n'en veux pas, moi !

Le Crieur. — C'est bien vu ?

L'homme. — Mais nom de nom de nom de nom, je n'en veux pas, c'est lui qui a misé !!

1^e Commissaire. — Cela ne nous regarde pas.

L'homme (furieux). — Mais nom de nom...

Une voix. — Cinquante.

Le Crieur. — On a dit six francs cinquante le Puvis de Chavannes.

2^e Commissaire. — Allons, Messieurs, dépechons. C'est insensé d'offrir six francs cinquante d'une toile pareille. Si vous me l'apportez au Mont-de-Piété, je vous prêterai mille francs dessus !

Une voix. — Est-elle bien authentique au moins ?

2^e Commissaire. — Absolument, on vous la garantit.

La voix. — Eh ! bien alors, sept francs. (On rit)

1^e Commissaire. — Allons, c'est vu ? c'est bien vu ? (Il tapote).

2^e Commissaire. — Sept francs ? Eh ! bien cinq cents francs pour moi. (Murmure d'approbation).

Le Crieur. — A cinq cents francs, le Puvis de Chavannes, deux mètres sur trois, cadre doré. C'est pour rien Messieurs ?... a-t-on mis un franc ?...

1^e Commissaire. — Allons, c'est bien vu ?

Le Crieur. — A cinq cents francs ?

1^e Commissaire. — C'est vu ?

Le Crieur (à celui qui a misé sept francs). — C'est plus vous qui tenez ? (On rit).

L'homme. — Tant mieux.

1^e Commissaire. — C'est bien vu ? Cinq cents francs ?... (pan).

Le Crieur. — Cinq cents francs le Puvis de Chavannes, ... enlevez... Messieurs nous allons vendre...

Jules TAUPIN.

ACADEMIE DES MUSES LYONNAISES

La clôture du concours littéraire ouvert par cette jeune Société, qui devait avoir lieu le 5 février 1890, a été reportée au 27 du même mois.

S'adresser pour tous renseignements au Secrétaire de l'Académie, M. Jules Besse, 35, rue Molière.

JEUNES AMOURS

BALLADE

à Pauline...

Nous avons vu fleurir des roses
Dans les rêves de nos vingt ans ;
Nous nous sommes aimés longtemps.
Parfois, tu me disais : « Tu n'oses ?... »
Mais j'osais... — De tes lèvres roses
J'ai souvent senti le velours :
Aujourd'hui tes lèvres sont closes...
Où sont nos premières amours ?

Je croyais que des fleurs écloses,
Ces fleurs des éternels printemps,
Imprégnait les cieux éclatants
De leurs parfums, à grandes doses,
Lorsque tes seins, — suaves choses ! —
Se révélaient sans leurs atours
Dans des splendeurs d'apothéoses...
Où sont nos premières amours ?

Le spleen désolant, les névroses
Ont emporté ces heureux temps ;
Sur nos fronts las et mécontents
L'âge vainqueur met ses chloroses.
Adieu nos rêves grandioses
Et nos plaisirs, hélas ! trop courts !
Adieu tes adorables poses !...
Où sont nos premières amours ?

ENVOI

O maîtresse, à toi qui me causes
Ces mornes chagrins, pour toujours,
J'écris ces petits vers moroses...
Où sont nos premières amours ?

Fernand DE ROCHER.

13 janvier 1890.

CASINO DES ARTS

Le succès de la revue bat son plein, on se dispute jusqu'au moindre coin de la salle, et chaque soir, bon nombre de visiteurs sont obligés de s'en retourner.

Parmi les plus jolies scènes ou les plus drôles, il faut citer particulièrement, le concours des pompiers sous le commandement de Mme Révéria, avec force exhibition de formes féminines dans des costumes très agréables; Buffalo-Bill fort bien imité comme tête par M. Buislay; enfin le tableau final des fontaines lumineuses, où les couleurs sont savamment groupées ou enchevêtrées. Cette apothéose est véritablement merveilleuse sous tous les rapports, c'est un luxe étonnant de lumières, de couleurs et de perles, c'est un éblouissement général qui enlève les applaudissements de tout le public. Il était impossible de faire mieux les choses et de mieux comprendre ce qui pouvait charmer les spectateurs,

SCALA-BOUFFES

Ce ne sont certes pas les attractions ou les numéros à sensation qui manquent en ce moment à la Scala. C'est d'abord notre sympathique comique Ouvrard, qui continue sa série de représentations et qui presque chaque soir nous fait connaître une nouvelle scie, destinée à devenir populaire. Nous avons ensuite Visconti, l'homme à voix multiples, et à transformations encore plus multiples, doublé d'un musicien d'un rare talent sur un bon nombre d'instruments exotiques. Enfin tout nouvellement le commandeur Isola a pris possession de la scène, avec ses silhouettes amusantes effectuées par la simple disposition de ses doigts.

Citons comme chanteuse très agréable, Mme Paule Henri, qui interprète la romance d'une façon remarquable.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

Viendra ! viendra pas ! C'est ainsi que ces gamins de journaux quotidiens, sans distinction de format ou de nuance, s'amusent depuis quelques jours aux dépens de leurs débonnaires lecteurs. Viendra ! Viendra pas ! On m'assure que certains naïfs s'y laissent prendre et vont consciencieusement à la gare de Perrache attendre le rapide, absolument comme nous, lorsque nous étions en garnison à Montélimar.

Viendra ! se répètent avec conviction tous les braves gens, qui n'ont pas encore compris que Gabrielle Bompard n'a jamais existé, que c'est un mythe, une chimère, inventé par le ministère pour détourner le courant du fleuve de l'opinion publique, qui s'apprêtait, m'a-t-on dit, à le submerger, lui ministère.

Viendra pas ! se disent les malins qui eux, savent bien que jamais M. Doppfer n'a assassiné Gabrielle Bompard dans une malle, sise rue Tronson-Ducoudray, commune de Millery, par Londres (Amérique).

Eh ! bien, si je m'appelais, — pure supposition, — Poncet, Dalbert, Quirot ou Salis, je demanderais, moi encore plus malin, que le parquet me prête la surnommée Bompard, jeune première excessivement comique, pour quelques représentations, dont les bénéfices iraient pour moitié à l'Etat. — Excellent moyen d'équilibrer le budget, fortement ébréché par les réclamations du P.-L.-M. concernant les pérégrinations de la malle sanglante.

Assez, comme dit Judic, la charmeuse qui a attiré tant de monde cette semaine au théâtre des Célestins. Il faut croire que ça été pour la direction une bonne affaire.

A ce propos, le palais de Justice va voir bientôt une crâne affaire, ou plutôt une affaire de crâne. Oh ! je ne parle pas de celui que le sieur V..., constellait, dimanche sur la place Sathonay, de quelques balles de revolver. — Non, mon crâne, ou plutôt le crâne de *cujus*, appartint jadis en toute propriété à un certain Jean Soanen, qui fut janséniste, quelque chose comme un boulangiste du catholicisme. Pendant la vie de son détenteur, ledit crâne vivait lui-même en état d'union intime avec la propre mâchoire de Soanen. Mais ce dernier ayant été invité par la Haute-Cour Céleste à venir lui rendre ses comptes, crâne et mâchoire divorcèrent et partirent chacun de son côté. — Ça se passait cette histoire-là, sous le règne de madame de Maintenon, drame de François Coppée et épouse de Louis XIV. — Ce qu'ont fait depuis ces temps préhistoriques, jusqu'à nos jours, cette mâchoire et ce crâne, en état de vagabondage, un professeur de Faculté vous le dirait sans doute, bien que ne le sachant pas. Mais moi, qui ne mens jamais, j'avoue mon ignorance. Tout ce que je sais, c'est qu'une réconciliation a eu lieu et que la mâchoire a réintégré le domicile cervical. Mais il y a contestation sur les frais, Thémis doit intervenir et les avocats bavarder. On s'en gaudit d'avance sous le péristyle.

Avez-vous remarqué que mon petit courrier est exclusivement judiciaire cette semaine. La robe nous envahit. Mais notre vie est si calme dans cette bonne ville, que je suis obligé de signaler comme un événement les réparations faites aux fontaines lumineuses de la place de

la République. Elles sont en pierre maintenant. Elles n'en seront que plus lumineuses.

En vous exprimant tout mes regrets de ne pouvoir féliciter l'un de vous, ô lecteurs, d'avoir gagné le gros lot de la Tombola de l'Exposition — (Académique, cette phrase-là. Bah ! depuis qu'Emile Augier n'y est plus !...). — je me permets de vous recommander l'article du confrère Tant-Mieux dans la huitaine, et de vous présenter les regrets de

Votre tout dévoué,
TANT-PIS.

LA PIERRE-MARTINE

NOUVELLE

I

Ah ! mes chers petits, il m'en est arrivé une de bien bonne ! nous racontait l'autre jour cet excellent Jacques Bouquinot, professeur d'histoire au collège — bon garçon au teint vermeil et au ventre bedonnant.

Figurez-vous, continua-t-il en allumant sa pipe, que j'étais à faire ma toilette, un matin vers six heures — je suis passablement matineux, — lorsque l'on frappa vigoureusement à la porte de ma chambre. J'ouvris et je me trouvais en présence d'un grand gaillard, sec et maigre, le nez proéminent, la barbe rousse en éventail, une longue redingote noire, des lunettes d'or, des guêtres, un sac de cuir en bandoulière, un gros bâton ferré à la main, la mine d'un touriste avec la raideur compassée d'un clergyman.

— Ah ! bonjour, fit-il, c'est bien à M. le professeur Böquinot que m'a avais l'honneur de parler ?

— A lui-même, monsieur...

— Good morning, sir ! How do you do, fit-il aussitôt avec volubilité, je vò présente votre serviteur : sir John Redelman, esquire, membre de la Celtique-Association of London. Je voyageais pour visiter les monuments celtiques et gaulois. Vò avez été indiqué à m'a pour me montrer les curiosités antiques du pays. Je vò serais very obliged de vòloir me servir de guide... Vò êtes un savant français, m'a un savant anglais, tous même family, tous doivent s'entr'aider dans leurs travaux... Mais je vò avais dérangé de votre toilet-table... continuez vos lavements... Je vòlais pas vò troubler dans votre home...

— Mais vous ne me dérangez nullement, sir, et je vais être à vous dans un instant... Très flatté d'avoir fait votre connaissance...

— Very well ! Je vòlais surtout contempler un dolmen dont il est beaucoup, beaucoup parlé dans le Angleterre : La Pierre-Martine, canton de Livernon, Lot ; Figeac ne doit pas être loin de cette vieille caillou. Vòdrais beaucoup, beaucoup la contemp'ler, master Böquinot...

— Rien de plus facile, répliquais-je, nous allons prendre tout à l'heure le premier train pour Assier et, avec l'aide de la carte, il nous sera facile de trouver le dolmen de Livernon, qui n'est qu'à quelques kilomètres de la gare, en passant à travers bois.

— Yes ! yes ! It is very select, parfait !... Ce sera une promenade exquise ; le soleil brille, pas froid ; suis équipé pour la marche, enchanté !... Je vò ferais inscrire comme membre correspondant de la Celtique-Association.

— Bien obligé, mister Redelman...

— Association très distinguée ; y a des physiciens, des musiciens, des painters, des authors et même des lords. Très distinguée association !...

— Très flatté !...

— Vôlez-vous vous presser de vous habiller : le railway n'attend pas.

Et là-dessus sir John, sans façon, se mit en

Après 30 ans de succès,
on imite grossièrement la
CRÈME SIMON; exiger
le nom de **J. Simon**,
inventeur de ce produit sans
rival pour les soins de la peau.

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE
TAPESSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^{re} rue Louis-le-Grand

LYON

Le Progrès Agricole et Viticole

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS

Parait tous les Dimanches

Abonnements d'essai pour 1 mois 75 C.

12 Fr.
PAR
AN

ADRESSER LES DEMANDES

à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole
à VILLEFRANCHE (Rhône)

BIBLIOTHÈQUE DU PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE

PUBLICATIONS NOUVELLES

Le greffage pratique de la vigne, guide du greffeur, indiquant la manière d'opérer toutes les principales greffes, la mise en pépinières, etc., avec nombreuses gravures, par V. VERMOREL. Prix : 1.50 francs..... 1 fr. 65
Agenda viticole pour 1890, élégante brochure, format et reliure portefeuille, comprenant de nombreux tableaux et renseignements pratiques à l'usage des viticulteurs. — Prix : 2 fr 50; francs..... 2 fr. 75
Adresser les demandes accompagnées d'un mandat ou timbres-poste à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à VILLEFRANCHE (Rhône).

LE MONDE ILLUSTRE

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos contemporains chez eux : M. Georges Ohnet, par G. Lenôtre. — Nos gravures : Stanley, la réception de Stanley au Caire ; la bénédiction de la mer à Constantinople ; le Théâtre-Illustré : les lions du nouveau cirque — Beaux-Arts : Femmes d'Alger sur les terrasses ; fête de charité au palais de la Bourse, à Bruxelles ; tir au pigeon de Monaco. — La chanson du Biniou, nouvelle par Gilbert Doré. — Chronique musicale par A. Boisard.

GRAVURES : La dernière photographie de Stanley ; Arrivée de Stanley au Caire ; Stanley recevant du kédive le grand cordon du Medjidié ; Stanley prononçant un discours au grand banquet donné en son honneur par le gouvernement égyptien. — Constantinople : la bénédiction de la mer le 6/18 janvier. — La fête franco-belge à la Bourse de Bruxelles. — Nos contemporains chez eux : M. Georges Ohnet dans son salon. — Beaux-Arts : Femmes d'Alger sur les terrasses. — Les lions du nouveau cirque. — Le gagnant du tir aux Pigeons.

Supplément au n° 21 du « Japon Artistique »

Sommaire. — Les animaux dans l'art au Japon, par M. Ary Renan.

Planches hors-texte. — Etoffe du XVII^e siècle. — Le cavalier renversé. — Lapins, par Hokusai. — Modèle industriel. Gerbes de grues. — Servante d'auberge. Double estampe de Outamaro. — Paysage, par Massayoshi. — Petits croquis. — Modèle industriel. Ornements d'étoffe. — Deux oiseaux. Etude anonyme.

devoir de m'aider à me presser. Quelques minutes plus tard, nous sortions ensemble et nous gagnions l'embarcadère, d'où la vapeur nous transporta promptement sur les causses pierreux du Haut-Quercy. Nous descendîmes à la gare d'Assier. Mon englishmann remit au contrôleur nos tickets, qu'il avait pris et payés au départ; puis, bras dessus bras dessous, nous allâmes déjeuner dans une auberge voisine.

Sir John Redelman avait ce matin-là un appétit formidable, il avala une énorme quantité de soupe aux choux, tout en murmurant:

— The soupe is excellent!... good cook, bon cuisinier, bon cuisinier! very well!...

— Nous pourrions, avant d'aller voir la Pierre-Martine, visiter l'église d'Assier et les ruines du château de messire Gaillot de Genuillac, grand-maître de l'artillerie du roi François I^r, il y a là d'admirables sculptures!...

Je pensais l'amorcer et le détourner ainsi d'une course à travers bois qui, étant donné ma corpulence, ne me souriait guère. Mais sir John fit la grimace.

— Ce château et cette église ont-ils été édifiés au seizième siècle?

— Mais certainement! C'est Gaillot lui-même qui les fit construire!...

— Aoh! not any!... Ces petites monuments sont trop jeunes!... Quatre siècles!... no pretty well!... Misère! La Celtique-Association of London ne considère que les édifices antiques de mille ans au moins. Et m'où ne pas venir du Angleterre pour contempler un tas de pierres vieux de trois siècles simplement. Nous sommes pas de vulgar ambitious à la Celtique-Association. Nous sommes des savants pleins de respectabilité et nous recherchons pas les artificial et de pacotille?... Pour qui prenez-vô m'où!...

Il se met en colère, Dieu me pardonne! à la seule idée que je puisse le croire capable de déserter Londres pour se borner à visiter des monuments ne datant que de François I^r. Le bonhomme ne présentait décidément ses salamecs qu'aux contemporains de Vercingétorix.

— Calmez-vous, mister Redelman, et allons voir la Pierre-Martine.

Après nous avoir fait indiquer la route par notre hôte, nous partimes à la recherche de ce curieux *caillou*. Master Redelman m'en parlait déjà avec enthousiasme. Il me le décrivait d'après les *pictoures* qu'il en avait vues dans les ouvrages spéciaux. Assurément ce n'était pas un tombeau. Les dolmens sont plutôt des autels, élevés à la divinité dans les clairières des forêts de chênes, dans le *sanctuaire du chêne*, comme disaient les Gaulois.

— Assurément vò avez pu remarquer, master Bôquinot, que l'hôtelier disait à nô que la Pierre-Martine était située près du lieu dit Viezac, *via Hesi*, chemin d'Hésus, du temple d'Hésus, le dieu de la guerre, qui était honoré surtout à Lutèce. On faisait des sacrifices humains en son honneur. Le dolmen a dû être nommé *pierre Martine*, pierre de Mars, à la conquête des Gaules par les Romains. Mars et Hésus sont de la même family de guerriers. Tout cela concorde, j'espère.

Et sir John prenait des notes sur son calepin tout en faisant des enjambées formidables. Pour lui tenir pied, je m'étais mis tout en nage. Il ne faisait pourtant pas très chaud à cette heure matinale. La saison était avancée et les bois de chênes, que nous traversons, avaient jonché le sol de leurs feuilles desséchées. Cela formait, heureusement pour nos pieds, comme un tapis sur les cailloux aigus dont la terre est semée en ce pays primitif. Mon Anglais semblait peu sensible au charme sauvage et rude de ces grands bois. Il piquait droit devant lui dans le sentier raboteux, bordé par deux murailles de pierres sèches.

Tout à coup, mister Redelman s'écria en agitant ses grands bras:

— A squirrel! A squirrel! Un écureuil!... Le gentil animal filait sur la crête du mur.

— Il faut ouvrir ma pair of compasses pour poursuivre cette petite animal...

Et sir John ouvrit si bien sa *pair of compasses* qu'il atteignit bientôt la bête effarouchée. Il étendait déjà sa main pour le saisir, lorsque l'écureuil bondit de côté et grimpa lestement sur un arbre.

Mister restait au bas bouche bée et tout essoufflé de sa course échevelée.

— Môa aurais dû porter a gun, un fusil, car la petite bête semble se moquer de nô.

Nous continuâmes notre route tout en devinant sur d'antiques sujets. Nous aperçûmes enfin la Pierre-Martine sur un mameilon assez élevé, que sir John gravit en quelques enjambées. Je le trouvais en arrêt devant le dolmen, sa casquette à la main.

— Is very pretty! beautiful! splendid!... admirable! sublime!

C'était en effet une fort belle pièce que cette énorme dalle de près de huit mètres de long sur quatre de large et quatre vingt centimètres d'épaisseur. On peut voir environ cinquante-deux pierres druidiques dans le département du Lot. Dolmens, peuvans, kromleks et menhirs, répandus dans toute la région, n'atteignent pas les dimensions de la Pierre-Martine. On a fait jadis des fouilles sous ces monuments primitifs et presque toujours on y a trouvé des ossements humains, des flèches et des haches en silex, des fragments de poteries grossières et même des poignards de cuivre.

Le dolmen, que nous avions sous les yeux, était supporté par deux pierres parallèles, entre lesquelles était une sorte de chambre où l'on pouvait pénétrer en se courbant.

Je me hissais sur la plateforme. Sa surface était toute raboteuse par l'effet des intempéries. Mister John me fit remarquer des rigoles encore nettement dessinées.

— Aoh! fit-il, c'est par là que ruisselait le sang des victimes...

Je frissonnais et soudain je chancelais sur mes jambes. La pierre tremblait sur ses bases. Sir John, en voulant se hisser à l'une des extrémités, l'avait mise en branle. Elle était placée de telle sorte sur les supports qu'une légère pression à l'une de ses extrémités suffisait pour la faire basculer. Avec un doigt on pouvait mettre en mouvement cette énorme masse. Je sautais en bas du dolmen; car ce balancement doux et régulier me faisait l'effet du roulis de la mer. Sir John me fit remarquer que l'on pouvait guider à son gré le mouvement et arriver ainsi tour à tour à briser sans l'écraser une noisette et à broyer d'un coup un morceau de silex. Cette pierre était aussi docile qu'un marteau-pilon.

(A suivre.)

SUSTINE!

Si le malheur, sur vous, comme un brigand qui guette
Un voyageur qui va passer,
Tout à coup s'élance et se jette,
Oh! ne vous laissez point abattre sans lutter,
Mais remerciez Dieu d'avoir pu dans la vie
Etre heureux un instant
Et dites vous tout bas, comme un enfant qui prie,
Dites vous calme et confiant:
Depuis cinq cent mille ans que l'homme désespère
Et lève vers le ciel des regards pleins d'effroi,
Depuis que l'homme creuse et laboure la terre,
Que d'autres en ce monde ont souffert comme moi.
Comme un frêle roseau qui ploie
Sous les efforts de l'aquilon,
L'homme ne connaît pas la joie
Si le sceau du malheur n'a pas marqué son front.
Depuis cinq cent mille ans que l'homme désespère
Et lève vers le ciel des regards pleins d'effroi,
Depuis que l'homme creuse et laboure la terre
Que d'autres en ce monde ont souffert plus que moi.

Henri LAUBAIX.

Musique

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'apparition d'une mélodie charmante que vient d'édition la maison Durdilly et Cie, 11, boulevard Hausmann, Paris. Le compositeur, M. Emile Baudot, a mis en musique la charmante poésie de Sully Prud'homme : *La Voie lactée*, et c'est le célèbre baryton Faure qui va créer incessamment cette romance appelée à avoir un très grand succès.

MÉNAGERIE BIDEL

En annonçant son mois de clôture, Bidel a eu la délicate attention d'ajouter à son programme de nouvelles attractions. D'abord — à tout seigneur tout honneur — un superbe lion récemment arrivé d'Afrique, et qui fait l'admiration du public. Puis deux nouveaux dompteurs, M. Salva et M^e Daudigny, une charmante lyonnaise, dont le sang-froid et l'interprétation sont vraiment remarquables.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché reste ferme et conserve à peu près les cours pratiqués hier en clôture.

Tous les bruits de crise ministérielle sont dissipés, et si on a encore parlé aujourd'hui avec une certaine insistance de bruits d'emprunt, cela n'a été que pour influencer les spéculateurs un peu naïfs.

Il n'en est pas moins vrai que le marché de nos Rentes a été un peu plus mouvementé. Le 3% a coté comme cours extrémis 87,67 et 87,95 pour finir à 87,75 en moins value de 10 c. d'une clôture à l'autre. L'Amortissable clôture à 91,47, et le 4 1/2 à 105,95.

Peu de mouvements comme affaires et comme cours sur nos établissements financiers. Le Crédit foncier fait 1307,50; la Banque de Paris 786,25; le Crédit lyonnais 725 fr.; la Société générale est à 475 fr., et la Banque d'escompte à 521,25.

Le Suez clôture à 2305 fr.; le Panama à 68,75; l'Italien est sans changement à 94 20; le Turc à 18,10 est très ferme; l'Extérieur monte à 72 7/8. Le mouvement de reprise s'accentue sur le 3%. Portugais qui clôture à 64 1/8 en nouvelle hausse de 1/16.

En Banque, on demande l'obligation des chemins de fer Russes Orel-Griasi à 583,75.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : Une ville d'hiver, par Paul Bourget. — La semaine politique : L'idée du colonel Stoffel, par A. Vacquerie. — La politique de Médée, par Joseph Reinach. — Réponse d'un diplomate au colonel Stoffel, par G. Laroche. — Discours militaire, par Guillaume II. — Les échos de partout, par Pierre et Paul. — Histoire de la semaine : A ma fenêtre, par André Theuriet. — Tableaux parisiens : Le Temple, par Jules de Glouvet. — Portraits contemporains : André Theuriet, par L. Roux. — Poésie : Les paysans de l'Argonne, par André Theuriet. — Roman : Moune, par Jean Rameau. — Voyage : l'expédition Stanley, par Henry Flamaus. — Pages oubliées : A quoi pensent deux sergents de ville en ronde de nuit, par Charles Monselet. — La semaine musicale : (La vie pour le Czar), par Fourcaud. — La vie d'une parisienne, par Renée de Voland. — Chronique médicale, par le Dr Manuel.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

La LIBRAIRIE H. LE SOUDIER, 174, boulevard Saint-Germain, à Paris, vient de faire paraître *la Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française, avec un index de tous les régiments (armée active et armée territoriale) et une liste complète de tous les officiers supérieurs qui les commandent.* — Prix : 1 franc.

Cette publication parfaitement tenue à jour constitue un précieux document vraiment digne d'attention et qui doit être entre les mains non seulement de tous les officiers mais encore de toute personne s'intéressant à l'armée, au moment surtout où cette dernière doit être l'objet de la sollicitude générale.

Cette carte, tirée en couleurs et fort bien gravée avec un *réseau de chemins de fer très complet*, offre la plus grande clarté. Chaque *subdivision militaire* se détache avec netteté, entourée d'un filet rouge, au centre se trouve en chiffres romains le numéro du *corps d'armée*.

Les *chefs-lieux de régions de corps d'armée*, les *quartiers généraux* et les *résidences de garnison* ont leur signe particulier surmonté d'un drapeau tricolore ; les *chefs-lieux de subdivision* en ont également un, surmonté d'un petit drapeau bleu ; les *résidences de garnison*, les *camps*, les *écoles* ont aussi leur place assignée.

Enfin, autour de chaque ville de garnison figure la *nomenclature des régiments* qui y résident tant pour la France proprement dite que pour l'Algérie et la Corse.

Les renseignements que donne la carte sont complétés par un *Index* de 36 pages qui facilite les recherches. Cet *Index* contient par ordre numérique tous les régiments de l'armée active et de l'armée territoriale avec le nom de tous les *officiers supérieurs* qui les commandent, en regard, la ville et le département où résident les régiments et le corps d'armée dont ils font partie.

En résumé, on ne peut être ni plus complet, ni plus clair ; et c'est ce qui donne à cette brochure accompagnée de sa carte, un caractère d'utilité incontestable. Son prix modique, 1 fr. la met à la portée de tout le monde.

Elle est tenue constamment à jour au fur et à mesure des modifications qui peuvent surve nir, c'est donc une publication périodique qui sera consultée avec profit.

La librairie H. Le Soudier a déjà édité une publication intitulée : *Manuel des Conseils de guerre aux armées*, en 2 vol. in-8° (8 fr.), qui est l'ouvrage le plus complet sur la matière, et un autre sous ce titre : *Bibliographie de la guerre Franco-Allemande (1870-1871) et de la Commune de 1871*, contenant tous les ouvrages publiés en langues française et Allemande de 1871 à 1886, inclusivement, suivie d'une table systématique, 1 vol. in-8° (3 fr.), qui ont été toutes deux honorées d'une souscription du Ministre de la guerre.

En vente chez tous les Libraires

ASTRONOMIE POPULAIRE

Par CAMILLE FLAMMARION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'*Astronomie populaire* offre l'exposé précis de toutes les grandes découvertes astronomiques qui nous ont appris à connaître le ciel et la terre. Ce livre est l'expression complète de l'état actuel de la science sur la constitution de l'Univers. Il élève l'âme et lui donne le calme d'une haute philosophie.

Par la lecture de cet ouvrage, d'un style si pur et si harmonieux, illustré de nombreuses figures qui en font en même temps une œuvre d'art, on se met rapidement et agréablement au courant des réalités merveilleuses de la science moderne, découvertes qui tout en étant indiscutables, semblent pourtant parfois tenir du prodige.

Sanctionnée par le suffrage de près de cent mille lecteurs, couronnée par l'Institut (prix Montyon de l'Académie française), adoptée par le Ministre de l'Instruction publique, l'*Astronomie populaire* a pris rang dans toutes les bibliothèques depuis les plus humbles, et est devenue pour ainsi dire indispensable pour toute instruction qui désire être établie sur une base sérieuse.

Cette nouvelle édition, entièrement refondue, fait passer sous les yeux du lecteur les derniers progrès de la science récemment réalisés dans la connaissance de l'Univers : étoiles, soleil, mouvements de la terre, nature des autres globes notamment de notre voisine la planète Mars, origine et fin des mondes, solution des problèmes les plus intéressants qui puissent captiver l'intelligence humaine.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° jésus. Il se composera d'environ 100 livraisons à 10 centimes ou de 20 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine ; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON ET E. FLAMMARION, éditeurs,
26, rue Racine, PARIS.

CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

VUES — SCÈNES — CROQUIS

Par le Colonel FREY

Illustrations de Bretegnier — Darondeau — Fernando — Jeanniot — Nousveau — Philippe.

Dans un temps comme le nôtre, où les nations de l'ancienne Europe, comprimées entre leurs frontières, cherchent partout au delà des mers de nouveaux débouchés pour leur commerce et leur industrie, un champ plus vaste à leur activité croissante, et des conquêtes enfin qui ne profitent pas moins à la cause de la civilisation, du progrès, et de l'humanité qu'à celle même de leur puissance, l'ouvrage du colonel Frey sur la *Côte occidentale d'Afrique, Vues, Scènes et Croquis*, ne saurait manquer d'être accueilli du public avec la plus vive et la plus patriotique curiosité.

Glorieusement connu pour l'entrain, la vigueur, et l'heureux succès avec lesquels il a mené dans le Sénégal et dans le Haut-Niger, en 1885 et 1886, une mémorable campagne, c'est sur cette côte d'Afrique, depuis plus de vingt ans, que le colonel Frey a fait presque toute sa carrière et conquis tous ses grades. Nul n'était donc mieux qualifié que lui, n'avait plus de compétence et plus d'autorité, pour décrire cette France lointaine, cette France noire, si l'on peut ainsi dire, dont les langues, les coutumes et les mœurs ne lui sont pas moins familières que l'histoire et la topographie.

Aucun autre livre sur ce sujet ne contient autant de choses que celui du colonel Frey. Il réunit au même degré le mérite de l'abondance et l'attrait de la diversité. Il semblera, quand on l'aura lu, qu'on connaît comme lui la côte occidentale d'Afrique, — et ce ne sera pas tout à fait une illusion.

Nous ne dirons rien de l'illustration de l'ouvrage, si ce n'est qu'on verra dans l'*AVANT-PROPOS* du colonel Frey les circonstances toutes particulières et exceptionnelles qui lui ont permis de la rendre non moins authentique et non moins curieuse que ses descriptions mêmes. Il suffira d'ailleurs, pour s'en convaincre, de jeter un simple coup d'œil sur les premières livraisons de la *Côte occidentale d'Afrique*. Nous avons la confiance qu'en offrant ce livre au public, les éditeurs Marpon et Flammarion ne lui présentent ni le moins utile, ni le moins varié, ni le moins séduisant de leur belle collection.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les Libraires de Paris et des Départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° jésus.

Il paraît en Séries à 50 c. — 1 Série par semaine.

Le succès inespéré du *Petit Echo de la Mode* crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même : Etre utile et agréable.

Son utilité ne saurait être mieux prouvée, si ce n'est par quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi Mme L. Bel..., à Aire, nous écrivait le 19 juin : « Votre journal, *Le Petit Echo de la Mode*, est vraiment le plus utile et le plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis quelques mois que je le connais, je le lis avec infiniment de plaisir, c'est pour moi comme un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y lis souvent des conseils pratiques, que je mets à profit. Je vous vois toujours répondre à toutes les questions que l'on vous adresse, madame, avec tant de bonté et de bienveillance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc.

Mme M. de B..., à Agde, nous écrit le 18 septembre : « Lectrice du *Petit Echo de la Mode*, et ayant beaucoup de sympathie pour ce charmant journal, j'ose me permettre d'adresser à monsieur le Directeur ces quelques lignes pour le féliciter sur le goût avec lequel le journal est rédigé. Je veux aussi parler de la toute gracieuse manière avec laquelle monsieur le Directeur répond aux demandes qui lui sont faites ; aussi est-ce avec une entière confiance que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm..., à Juvigné, nous écrit le 20 septembre : « Bien que je ne soit pas directement abonnée à votre journal *Le Petit Echo de la Mode*, je suis cependant une de ses lectrices les plus assidues. Vos romans ont pour moi un attrait tout séduisant ; vos causeries me captivent, elles développent le bon goût, ornent l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le diamant de l'écrin, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si empressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du *Petit Echo de la Mode*, en lui décernant la plus haute récompense, une médaille d'Or. C'est la 2^{me} médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

Le Petit Echo de la Mode est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsni, directeur.

Un Mystère

par HENRY GRÉVILLE (1)

Le récit que Henry Gréville vient de publier sous ce titre est d'un intérêt vraiment passionnant. Il débute par un drame étrange, une mort dont la cause est inconnue, et qui se produit au milieu de circonstances bien faites pour rendre la catastrophe plus mystérieuse. Un nouveau marié, follement épris de sa femme, est trouvé agonisant dans sa chambre ; une balle l'a frappé au cœur. On se perd en conjectures sur ce malheur incompréhensible. D'affreux soupçons planent sur la jeune veuve, qui est une des figures les plus séduisantes et les plus curieuses qu'ai jamais peintes l'auteur, à qui l'on doit déjà la création de tant de charmantes héroïnes : *Dosia*, *Cleopâtre*, *Nadia*, etc. Après d'émouvantes péripéties, on découvre enfin le terrible secret, le mot de la sanglante énigme, et ce roman, qui avait commencé dans l'angoisse et dans les larmes, finit d'une façon souriante, dans l'espérance et dans le bonheur. C'est un des livres les plus poignants qu'ait écrit Henry Gréville. Nous lui prédisons un vif succès.

(1) Un volume in-18. Prix 3 fr. 50. Et Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, Paris.

EN VENTE
A L'AGENCE V. FOURNIER
14, rue Confort, 14, LYON

La nouvelle Romance pour baryton

LES CLOCHES

Paroles de M. GEORGES DE MYRTE, musique de M. MARCQ

PRIX : 1 FRANC.

PAR CORRESPONDANCE, 1 FR. 50.



ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence
V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

Farine de Santé Zéïne

Excellent nourriture pour les nourrissons, les enfants et les grandes personnes convalescentes, ou atteintes d'une foule de petites indispositions. 4 fr. Chocolatée, 8 fr. VÉGÉTARIENNE, pharmacien, à Embryon (H.^o, Alpes). Expédié franco à domicile.

Demandez

LA LYONNAISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

6 Médailles d'Or et Vermeil

P. FELIX
Rue Lainerie, 7, LYON

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} CRÈME

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

Si vous Toussez
PRENEZ DES
PASTILLES GÉRAUDEL

LE MONITEUR DE LA MODE

Fondé en 1843

RECUEIL ILLUSTRE DE LITTÉRATURE — MODE — TRAVAUX DE DAMES — AMEUBLEMENT, ETC.

Parait tous les Samedis et publie chaque année :

52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe ;
52 Gravures coloriées de Toilettes de tous genres, dont :
2 superbes planches de saison, double format, coloriées, composées de 7 à 8 figures ;
12 feuilles de patrons tracés de Toilettes et de Modèles de Broderie ;
2000 Dessins en noir, imprimés dans le texte, représentant tous les sujets de Modes, de Travaux, de Dames, d'Ameublement, etc.

Le Moniteur de la Mode, le plus complet des journaux de modes, le seul qui donne un texte de 12 pages, est le véritable guide de la famille, mettant la femme à même de réaliser journellement de sérieuses économies, en lui apprenant à confectionner elle-même ses vêtements, ceux de ses enfants, et à organiser elle-même l'installation, la décoration et l'ameublement de sa maison.

Le Moniteur de la Mode publie les créations les plus nouvelles, mais toujours pratiques et de bon goût, des patrons tracés et coupés, d'une utilité réelle. Sa rédaction est attrayante et morale, on trouve dans chaque numéro, en plus des illustrations de modes et de travaux de tous genres : un Article mode illustré, des Descriptions détaillées et exactes de tous les dessins, des Articles mondains, d'Art, de Variétés, de Connaissances utiles, des Conseils de médecine et d'hygiène, des Feuilletons d'écrivains en renom ; une Correspondance, dans laquelle réponse est faite à toutes les demandes de renseignements par une rédaction d'une compétence éprouvée ; une Revue des Magasins, des Enigmes, Problèmes amusants, etc., etc.

Prix d'abonnement à l'édition simple, sans gravures coloriées

PARIS, PROVINCE, ALGÉRIE

1 an, 14 fr. ; 6 mois, 7 fr. 50 ; 3 mois, 4 fr.

Prix d'abonnement à l'édition avec gravures coloriées

PARIS, PROVINCE, ALGÉRIE

1 an, 26 fr. ; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 8 fr.

Le numéro simple, 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent. ; avec gravure coloriée et patron, 75 cent. — Exceptionnellement, la gravure coloriée, double format, 7 figures, du premier numéro d'avril et d'octobre, est de 75 cent.

EN VENTE DANS LES GARES, CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

Abel GOURAUD, directeur, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.

LYON
G^D HOTEL MEUBLÉ

DU
HAVRE ET DU LUXEMBOURG

Maison de 1^{er} ordre. Unique à Lyon.

CHAMBRES DEPUIS 2 FR.

Appartements. — Pension bourgeoise.

J. PIGNAUL, propriétaire.

POSTICHES

Perruques entières, bien soignées.

Grands Cache-Folies, 20 francs.

Bandéaux depuis 5 francs

Grand choix de Branches nattes cheveux français, depuis 1 fr. 95.

Arrêt instantané de la chute des cheveux par le Singing.

BOUVIER, 5, Grande Rue Croix-Rousse

EN VENTE
A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

les Publications ci-après :

Annuaire du Commerce de Lyon	12 fr.
— de la Loire.....	5 fr.
— Guide de l'Isère.....	1 fr.
— de Saône-et-Loire....	2 50
— de l'Ain.....	1 50
— de la Savoie	1 50
— Suisse, Bottin genev ^s	10 fr.

PAR CORRESPONDANCE, PORT EN SUS



LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHÈSE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLOON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéressé tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ; la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.